

BAYET CHARLES-MARIE-ADOLPHE-LOUIS

(25 MAI 1849 — 17 SEPTEMBRE 1918)

Bibliothèque Maison de l'Orient



139755

BAYET CHARLES-MARIE-ADOLPHE-LOUIS

Charles Bayet naquit à Liège le 25 mai 1849. Son père, Adolphe Bayet, avocat, était titulaire de la croix de fer pour la part qu'il avait prise à l'affranchissement de la Belgique en 1830. Son fils tenait sans doute de lui ce souffle d'ardent patriotisme qu'il reporta sur sa patrie d'adoption. Il était très tendrement attaché à sa mère, Clémence Lemonnier, qui mourut auprès de lui, à Lille, en 1896. Restée veuve de bonne heure, elle avait travaillé longuement et vaillamment pour élever ses enfants. Un oncle, établi en France, s'occupa du jeune garçon qu'il fit entrer au lycée de Nîmes. Bayet se plaisait à dire qu'un de ses professeurs, Gaspard, avait décidé de sa carrière en l'orientant vers l'École normale. Il y entra en 1868, sans avoir fait de stage à Paris, et bien vite il s'y fit sa place. Il fut reçu second à l'agrégation d'histoire en 1872.

Mais, dans l'intervalle, les études des Normaliens avaient été interrompues par la guerre de 1870 et c'est là que Bayet eut l'occasion pour la première fois d'affirmer ses qualités de patriote et de soldat ; bien que sa famille fût belge, il s'engagea un des premiers. On sait ce que fut cette dure campagne. En janvier 1871 Bayet combattait dans le Nord ; égaré en pleine bataille, il fut recueilli et emmené au quartier général de Faidherbe, qui ne tarda pas à s'intéresser à lui et le nomma sous-lieutenant. Cette distinction lui apporta bientôt une autre joie : par décret du 29 septembre 1871, il était appelé « à jouir des droits de citoyen français ».

Sorti indemne de la tourmente, Bayet demanda une bourse de voyage pour l'Italie en 1872. Il passa un an à Rome et le spectacle nouveau des Catacombes, si bien fouillées et expliquées par de Rossi, le décida à diriger ses recherches vers les antiquités chrétiennes. L'année suivante, en 1873, Albert Dumont fondait l'École de Rome. Le jeune savant ne pouvait manquer d'être séduit par ce grand éducateur d'esprits et, toute sa vie, il garda pour Dumont un attachement mêlé de vénération. Sa carrière même, où il unit l'étude de l'antiquité classique à celle des temps chrétiens, où il quitta l'archéologie pour l'administration, semble modelée sur celle de Dumont, son aîné seulement de quelques années.

À Rome, Bayet eut pour camarades des hommes qui devaient, comme lui, marquer dans la science : Gustave Bloch, Maxime Collignon, l'abbé Duchesne. C'est avec ce dernier que, lié de grande amitié, il commença à mûrir le projet d'un voyage dans le nord de la Grèce et en Macédoine, qui devait fournir aux deux explorateurs une ample récolte de textes chrétiens et byzantins. Leur *Mission au mont Athos* parut dans les *Archives des Missions scientifiques* (3^e série, tome III), 1876.

En 1874, nous retrouvons Bayet à l'École d'Athènes avec G. Bloch et M. Collignon. Lorsque Dumont, devenu directeur en remplacement de Burnouf, inaugura en 1877 le *Bulletin de Correspondance hellénique*, il ne manqua pas d'y insérer les résultats des recherches poursuivies par Bayet en 1874 et 1875 (tomes II et III. — *Inscriptions chrétiennes de l'Attique et La Nécropole chrétienne de Milo*).

Revenu en France en 1876, après quatre ans d'absence, Bayet était chargé d'un cours complémentaire sur les antiquités chrétiennes à la faculté des lettres de Lyon, puis titularisé en 1881 comme professeur d'histoire et d'antiquités du Moyen Age. Dans l'intervalle il avait passé, en 1879, sa thèse de doctorat, qui est une de ses œuvres capitales : *Recherches pour servir à l'histoire de la Peinture et de la Sculpture chrétiennes en Orient, avant la querelle des Iconoclastes*. Sa thèse latine se rapportait aussi aux premiers temps chrétiens : *De titulis Atticæ christianis antiquissimis commentatio historica et epigraphica*. De plus en plus, sa spécialité se dessinait. Aussi, quand Jules Comte organisa la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, Bayet se trouva tout désigné pour y représenter la science des antiquités chrétiennes et byzantines. *L'Art Byzantin* parut en 1883. La doctrine qu'il y exposa était nouvelle. C'est l'Orient, et non Rome, qui est la source de l'art chrétien primitif. Rome elle-même, a emprunté à l'Orient les formes architectoniques de ses nécropoles souterraines et, plus tard, le somptueux décor de ses basiliques. Ces idées hardies ne retinrent pas tout de suite l'attention qu'elles méritaient. En 1895 et 1896, Wickoff et Kraus affirmaient encore que l'art byzantin était sorti de Rome où il avait remplacé la vieille culture hellénique. Il a fallu les retentissantes théories de l'archéologue autrichien Strzygowski, en 1901, pour remettre en honneur une thèse que Bayet avait clairement exposée dix-huit ans auparavant. Courajod qui, dès 1891, avait de son côté mis en lumière la part qui revenait à l'Orient syrien dans la formation de l'art chrétien, ne manqua pas de mentionner à ce sujet les recherches de son prédécesseur.

Trois ans après, en 1886, Bayet publiait encore, dans la même collection, un *Précis d'Histoire de l'Art* qui devance de dix-huit ans l'*Apollo* si réputé et si justement populaire de Salomon Reinach. Là encore il fut un initiateur. Si l'abondance et la valeur de l'illustration avaient répondu aux qualités du texte, nul doute que le renom de ce Manuel ne se fût étendu plus largement encore ; il eut une seconde édition, complétée et refondue, en 1905.

De 1881 à 1891, Bayet professa à la faculté de Lyon dont il devint doyen en 1886. Pendant ces dix années il se consacra tout entier à l'étude des antiquités chrétiennes et, comme professeur à l'École des Beaux-Arts, à l'histoire générale de l'art. C'est là qu'il atteignit cette haute culture, cet humanisme supérieur, cette science sans pédanterie qui donnait à ses entretiens un charme pénétrant. Je le vois encore dans son bureau de directeur au ministère, après quelque laborieuse séance de commission, prenant sur sa table un petit bronze ou une plaquette que, tout en causant, il élevait devant ses yeux et retournait dans tous les sens, comme pour se délecter à le regarder. Personne ne sentit plus vivement que lui les joies intellectuelles et personne ne comprit mieux le devoir qui consiste à procurer aux autres ces jouissances. Son fils aîné m'a dit tout ce qu'il devait à son père pour la formation de son esprit et de son goût, et comment, après de rudes journées qui l'avaient tenu courbé sur sa tâche, le soir il s'occupait de lui, de ses études, et le dirigeait dans ses travaux. J'ai recueilli aussi

sur sa méthode d'enseignement, les témoignages de ses anciens élèves. « Il excellait, écrit l'un, à donner de la vie aux sujets les plus abstraits. Il nous prêchait, par ses conseils comme par son exemple, l'ordre, la méthode, la précision, et s'efforçait de nous dégoûter de l'à peu près, de l'emphase, de la rhétorique. » — « Il préparait ses cours, dit un autre, ses explications de textes avec un soin minutieux, nous donnant à tous l'impression d'une science sûre, d'une incomparable probité. Où il excellait, c'était dans la correction des leçons ; il instituait à leur propos des discussions, et rien ne le réjouissait autant que de nous voir aux prises sur le sens d'un texte. Alors apparaissait sur son visage un sourire que je verrai toujours. »

La probité, l'impeccable loyauté, la conscience scrupuleuse, l'amour de la jeunesse et la flamme de l'éducateur, voilà ce que ses étudiants avaient bien vu dans Bayet ; c'est, en effet, ce qui le caractérisait tout entier. Mais sa destinée allait maintenant l'entraîner vers d'autres horizons.

Une nouvelle carrière commence pour lui en 1891. Il a quarante-deux ans ; il vient d'être nommé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; il est choisi pour occuper le poste de recteur à Lille où il resta cinq ans, s'initiant à tous les détails techniques de l'administration universitaire. Il y réussit bien, puisque en 1896 le Ministre le faisait venir à Paris et lui offrait la direction de l'enseignement primaire qu'il conserva pendant six ans ; il s'y appliqua à simplifier les exercices de grammaire, à introduire la pratique des travaux agricoles et des exercices manuels dans les écoles normales : je fus le témoin de ce qu'il fit pour la réforme de l'enseignement du dessin et je puis me porter garant qu'on lui doit pour beaucoup la réussite des nouveaux programmes. En 1902, il passait à la direction de l'enseignement supérieur. La constitution des universités avait été l'œuvre d'Albert Dumont et de Liard : leur successeur ne pouvait que coordonner les différents organismes créés et les assouplir ; il eut à s'occuper successivement du rattachement de l'École normale à l'Université de Paris, des règlements nouveaux du Collège de France, de la réforme de la licence et du doctorat ès lettres, etc. Ce qui lui appartient en propre, c'est la création de relations plus intimes avec l'étranger ; il est à prévoir que cette idée féconde se développera davantage après la paix et produira ses fruits ; n'oublions pas qu'un chapitre spécial du budget lui est déjà consacré et qu'il est dû à l'initiative de Bayet. Les conférences françaises à l'université américaine de Harvard et, réciproquement, les leçons instituées au Collège de France pour des professeurs des Etats-Unis, la création à Grenoble d'un centre universitaire pour les étrangers, celle des instituts français de Florence, de Madrid, de Petrograd, ont reçu de lui des encouragements puissants.

Ceux qui le voyaient alors dans ses fonctions de directeur ont eu parfois l'impression de se trouver en présence d'un homme assez froid et distant. Il confiait un jour à l'un de ses collaborateurs qu'une timidité foncière, en dépit de l'âge et de l'expérience acquise, lui inspirait une gêne insurmontable devant des interlocuteurs qu'il ne connaissait pas. « C'est chaque fois, disait-il, un effort à faire, une réelle souffrance. » Qui s'en serait douté ? C'est pourtant l'explication de la froideur apparente de beaucoup d'hommes haut placés. Mais ceux qui travaillaient dans son intimité se louaient au contraire, comme me l'écrivit l'un d'eux, « de la confiance, de la chaleur de cœur qui inspiraient à ses subordonnés le dévouement et l'attachement ».

L'année 1914, la nouvelle « année terrible » arriva. Plusieurs mois avant la

guerre, Bayet avait annoncé son intention de prendre sa retraite; il avait soixante-cinq ans et quarante-six années de service. Il pensait avoir droit au repos et comptait revenir aux études d'art et d'histoire. Quand la guerre éclata, il avait déjà remis son service aux mains de M. Lucien Poincaré, mais sa mise officielle à la retraite ne date que du 1^{er} octobre et en septembre il avait dû, le désespoir au cœur, suivre le gouvernement à Bordeaux. Libre enfin d'agir suivant sa conscience, il s'engagea et reprit l'uniforme avec le grade que Faidherbe lui avait octroyé quarante-quatre ans auparavant. Il avait gravi les plus hauts degrés de la carrière universitaire : doyen de faculté, recteur, directeur de l'enseignement supérieur, conseiller d'Etat, correspondant de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur. Mais rien ne lui faisait plus de plaisir que ses galons de sous-lieutenant et il repartait allégrement pour la guerre, comme un jeune Saint-Cyrien, enchanté d'aller se battre. La chose lui semblait toute naturelle et il n'eut jamais l'air de penser qu'il eût rien fait d'extraordinaire. Malheureusement la nature y pensait pour lui et elle devait lui prouver qu'on ne transforme pas impunément un fonctionnaire à la retraite en jeune officier.

Affecté au 94^e régiment d'infanterie territoriale, il resta pendant trois mois au Bois-le-Prêtre, un des secteurs les plus redoutables du front Est. Un extrait d'une lettre écrite, après la mort de Bayet, par le médecin-major de son bataillon fera connaître ce qu'il fut pour ses compagnons de tranchée. « Je le vois encore arrivant à notre régiment, impatient d'aller là où grondait le canon, puis intrépide sous les avalanches d'obus, méprisant le danger, cherchant à le faire éviter aux autres, et, plus tard, alors que la maladie l'avait atteint une première fois, retournant vers ces durs combats avec une volonté indomptable... Je pleure ce cœur généreux et fier, cette âme noble et forte, douée des plus belles qualités; je pleure l'ami dont la présence nous était un encouragement et la conduite un exemple. »

Comme on vient de le voir, son âge et les fatigues avaient déjà rendu Bayet malade. Il ne put pas rester dans les tranchées et, au début de 1915, il était adjoind au colonel commandant la place de Pont-à-Mousson, où il fut cité à l'ordre du jour et reçut la Croix de guerre avec étoile pour sa belle attitude au cours des bombardements répétés de la ville. C'est là que vint le frapper le coup le plus douloureux qu'il eût encore ressenti. Le 7 avril 1915, il arrivait au Bois-le-Prêtre pour voir son fils Jean qui s'y trouvait comme combattant. Le colonel lui fit dire qu'une attaque était imminente et qu'il ne pouvait pas autoriser cette entrevue. Bayet se retira alors au village de Montauville et passa la nuit entière dans une attente anxieuse; le lendemain, il apprenait la mort glorieuse de son enfant; par une cruelle complication, dont la guerre n'a fourni que trop d'exemples, le corps resté dans la zone de feu ne put être relevé que le surlendemain. Sept mois après, il apprenait que son fils aîné, Albert, parti avec l'armée d'Orient, était blessé à son tour. Il obtint l'autorisation d'aller le rejoindre, s'embarqua pour Salonique et resta quatre mois à l'Etat-Major du général Sarrail. Il y rendait de grands services, grâce à sa connaissance du pays et de la société hellène, et il soutint énergiquement l'attitude prise par le général contre le roi Constantin, dont les louches manœuvres devenaient menaçantes pour la sécurité de nos troupes. La suite des événements prouva sa clairvoyance. Mais là encore, il avait trop présumé de ses forces et, dans ce pays fiévreux, dont il avait connu les dangers pendant sa jeunesse, il fut pris de graves accès de paludisme qui l'obligèrent à rentrer en France. A son départ, il fut une seconde fois cité à l'ordre de l'armée, ce qui lui méritait la Croix de guerre avec palme.

Au commencement de 1916, je revis Bayet à Paris. Sa haute et fine silhouette paraissait plus mince encore; ses yeux étaient restés fiévreux, sa respiration un peu haletante. Il se plaignait seulement d'une fatigue profonde. Il ne parlait que de l'armée et sa tâche de soldat continuait à l'absorber tout entier. Il essayait de travailler, mais il avouait que l'effort lui pesait plus que jamais; l'organisme était usé. Un an environ s'écoula, avec des alternatives de mieux et de pire. Dans l'été de 1917, j'appris qu'il était entré à l'hôpital Buffon avec un fort accès de jaunisse; je le trouvai résigné, mais affaibli et souffrant de démangeaisons insupportables. Bientôt son état s'aggravait, au point qu'on dut le transporter, au mois d'août, au Val-de-Grâce où le docteur Chauffard réussit à le remettre sur pied et l'envoya dans le Midi. Là, entouré de soins délicats et vigilants, il passa l'hiver au mont des Oiseaux et se reprenait à vivre et à espérer. Mais en avril 1918 une nouvelle crise se déclara, rendant nécessaire une intervention chirurgicale qui eut lieu à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier, le 20 juin. Evacué ensuite sur l'hôpital Sainte-Anne de Toulon, il ne cessa de décliner et s'éteignit le 17 septembre.

Dans l'annuaire de notre Association, où les pages de la nécrologie forment, hélas! depuis quelques années plus de la moitié du volume, on a lu et on lira beaucoup de notices émouvantes sur nos jeunes camarades, enlevés à la science avant d'avoir pu rien lui donner et l'on y sentira la cruelle douleur des espérances fauchées. Bayet avait accompli sa tâche. Mais ce qui lui vaut une place à part, avec ces jeunes, avec ces vaillants dont notre École s'enorgueillit, c'est ce qu'il a fait dans sa vieillesse; c'est l'élan généreux et irrésistible qui l'a jeté, à soixante-cinq ans, dans le feu des batailles. Le professeur de Lyon, le recteur de Lille, le directeur du ministère avait bien servi son pays. Le lieutenant Bayet l'a mieux servi encore: il est mort pour lui.

E. POTTIER.

PARIS. — IMP. LEVÉ, 17, RUE CASSETTE. — S.

PARIS. — IMP LEVÉ, 17, RUE CASSETTE. — 5.
